

—Les habitants se gardent eux-mêmes.

—Et s'il vient des voleurs, qui donc les arrête ?

—Le garde champêtre.

—Tout seul ?

—Il se fait aider par le maire, l'adjoint, les conseillers municipaux..., voilà les autorités. Mais les voleurs ne travaillent guère dans les villages, et s'ils s'adressaient ici, par la Sainte-Barbe, ils seraient drôlement reçus !... C'est égal, je crois que les habitants ne seraient pas fâchés d'avoir une jolie garde nationale de femmes.

—Si ça ne leur fait pas de bien ça ne peut pas leur faire du mal...

—Cézarine, revenons donc à l'uniforme !...

—Oui... parlons de l'uniforme !...

—Indépendantes, voici ce que je propose... Il ne faut pas que ce soit trop éloquent, mais il faut que ce soit gentil...

—Oh ! gentil, c'est l'essentiel !

—Et de bon goût !

—Et que cela nous aille bien !

—Ah ! ceci dépendra de nos couturières.

—Voyons, que proposez-vous ?

—Une jupe blanche rayée de bleu, une basquine... ce que les hommes appellent un veston, en drap léger, bleu liséré de rouge et parements rouges. Un seul rang de boutons de métal blanc ; que cela se boutonne tout du long sur la poitrine ; petite cravate noire, une ceinture en cuivre, des petites guêtres blanches sur les bottines... Enfin, pour coiffure, une casquette carrée avec visière, aigrette en argent et un gland qui retombe sur le côté... Eh bien, que dites-vous de cela ?

Les dames se regardent ; aucune n'a l'air satisfait.

—Je n'aime pas la jupe blanche à raies bleues, dit madame Dutonneau ; le blanc grossit...

—Pourquoi pas une jupe orange ?... C'est si joli, l'orange ! dit Paolina.

—L'orange ne me va pas, à moi ; j'aime mieux blanc, tout uni.

—Moi, je déteste les guêtres, cela chausse mal.

—Pourquoi le veston ne serait-il pas vert ? C'est moins commun que le bleu...

—Un seul rang de boutons, ce n'est pas assez... j'en voudrais quatre.

—Vous auriez l'air d'un toréador !...

—Une casquette pour coiffure, ce n'est pas gracieux, dit madame Vespuce.

—Et que voulez-vous donc mettre alors ?

—J'aimerais mieux un bonnet de police.

—Moi, je voudrais un bonnet à poil, dit madame Flambart.

—Avec un plumet peut-être ?

—Non, mais avec une aigrette.

Toutes ces dames parlent à la fois, et comme il s'agit de toilette, il n'y a plus moyen de les faire taire.

Déjà Cézarine a voulu réclamer le silence ; n'ayant pas de sonnette, elle s'empare alors du portavoix de son oncle.

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 14 Avril 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires. Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres de États-Unis subiroit un escompte de 10 pour cent.

Un journal anglais parlant de l'étiquette royale au Palais de Windsor dit qu'il faut quatre dames de la chambre à coucher, dont chacune est une poiresse, huit dames ordinaires et douze caméristes pour mettre la Reine Victoria au lit.

Cela nous porte à croire que les affaires vont bien mal dans la résidence de notre Souveraine.

A Montréal il faut rarement plus que trois hommes de police pour mettre un député au lit, quelle que soit la qualité de champagne qu'il ait prise à un banquet.

* * *

Il y a des médecins qui prétendent qu'il n'y a pas de danger pour un ivrogne de cesser de boire abruptement. Un individu est entré dans un saloon l'autre jour. L'aubergiste lui a intimé qu'il ne lui avancerait plus de whisky à moins qu'il ne payât son vieux compte. Il s'empara d'une bouteille vide de bière et en asséna un coup formidable sur la tête du cantinier qui dut garder le lit pendant quatre jours. Ce qui prouve qu'il y a beaucoup de danger d'obliger un homme à cesser de boire abruptement.

* * *

L'Empereur de Prusse a été informé que le palais du Kremlin à Moscou sauterait pendant la cérémonie du couronnement du Czar. Le vieux Guillaume a souri en lisant la lettre contenant l'information. Il se fera représenter à Moscou par un ambassadeur de troisième classe.

COMMUNICATION.

RÉPLIQUE AU *Monde*.

Le *Monde* se donne le luxe d'une colonne de Questions et Réponses qui peuvent recevoir parfois leur application, mais il y en a aussi ma foi ! qui sont d'une naïveté à faire rêver debout : En voici une par exemple qui, tranchée dans le vif comme elle l'est, ne peut avoir grand intérêt pour le lecteur désireux de connaître le nom de ses ancêtres quelque temps après la création du *Monde* :

Question.—Quelle fut la femme

de Caïn ?

Réponse.—Personne ne le sait.

Arrêtez un peu s'il vous plaît, messieurs du *Monde*, pas si vite que cela, vous y aller un peu raide !

Personne ne le sait ? mais auriez-vous l'idée de faire croire à la non-existence de l'épouse de Caïn ? Alors vous feriez mentir le Père Eternel lui-même dans ces paroles qu'il adresse à Caïn : "Tu seras maudit, toi et ta postérité."

—"Ta postérité" : Hein !

Il fallait donc qu'il y eût une femme et qui plus est, une mère, quoi !

Personne ne le sait !

Personne ! mais je le sais, moi, le nom de sa femme à Caïn ! et elle portait un nom charmant encore, elle s'appelait..... ZÉLIMA !

Là, voyez-vous ? ne dites donc plus personne, vous qui habitez une grande ville, foyer de toutes les connaissances anciennes et nouvelles, quand nous, pauvres campagnards, nous pourrions, étonnant le cercle de nos connaissances, vous apprendre que cette Zélina, épouse de Caïn, fut la mère d'un gros garçon qui porta le nom d'Enoch comme un brave.

Vous seriez peut-être surpris si, développant le feuillet de mes relations avec cette antique famille, je vous apprenais que Abel avait lui aussi une femme :

Que cette femme je la connais ;

Que c'était une bonne petite femme :

Et qu'elles s'appelaient..... Thirza.

Comme je ne désire pas lutter avec l'Abbé Tanguay sur la généalogie des anciennes familles, et que je ne reçois aucun émolumement comme professeur d'histoire ancienne, j'en reste là pour aujourd'hui sur le compte de cette antique famille, espérant toutefois que vous me tiendrez compte de ma bonne volonté et de mes renseignements.

JOE CAYEN.

Sorol, 6 avril.

Un divorce réglé à l'amiable.

Un homme et une femme ayant vécu ensemble pendant plus de trente ans se querellèrent un jour et résolurent de se séparer. Comme ils étaient pauvres chacun d'eux voulait avoir un meuble. La division se fit tant bien que mal ; mais lorsqu'il fallut séparer le lit, n'en ayant qu'un, tous deux voulurent l'avoir. Après une discussion longue et acrimonieuse, il fut décidé qu'on séparerait le lit avec une planche. La chose fut ainsi faite. Plusieurs jours s'écoulèrent et nos deux époux vivaient comme s'ils eussent été des étrangers.

Un bon matin, le vieux s'éveilla et pris d'un chatouillement dans le nez, éternua. La vieille s'assit sur le lit et dit : "Béni soit mon vieux cœur." Le vieux tout surpris, se mit à la regarder, et lui demanda : "Dis-tu cela pour tout de bon, ma vieille ?" La vieille lui répondit : "Oui, mon cher vieux." "Alors fais sauter la

planche bonne vieille, et vivons toujours d'accord." C'est ainsi que se termina ce divorce sans avoir recours à la justice. Tout est bien qui finit bien.

Nous prions nos abonnés retardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

UN DUEL A MORT.

C'était le major Karoly qui parlait. Il s'était redressé au bord de son fauteuil, profilant sur le fond d'un massif de citronniers sa tête d'oiseau de proie, avec son nez étrangement busqué, ses yeux ronds et perçants, et la longue moustache blanche qui lui coupait en deux la figure. Major d'où ? Major de quoi ? On ne savait pas au juste. Pas major de table d'hôte, en tous cas, car il était fort riche. Qu'importait, d'ailleurs ? C'était le major, voilà tout, un diable d'homme fort aimable, mais avec qui l'on sentait qu'il ne devait pas faire bon jouer au matamore.

Le jeune vicomte de Nozac le savait sans doute, car il se contenta de répliquer avec un sourire contraint :

—Vous êtes sévère pour mes amis, major !

—Pas pour vos amis plutôt que pour d'autres. Ce sont vos mœurs, à vous autres Français. On vous les a reprochées assez souvent, et je ne dis rien que tout le monde ne sache. J'ai récemment lu, dans vos journaux de Paris, plusieurs articles fort sensés là-dessus. Le malheur est que, pour prouver leur logique, ceux qui les ont écrits seraient les premiers à tomber, l'occasion se présentant, dans les travers qu'ils condamnent.

—Quel travers, s'il vous plaît ?

—Celui de se battre pour des motifs futiles. Voilà deux jeunes gens qui ont failli, dites-vous, se couper la gorge pour une drôlesse. Qu'eussent-ils fait de plus s'il s'était agi de leur mère ou de leur sœur ?...

—Notez, major, qu'ils n'ont fait que faillir, observa l'impassible Verteuil, dont le monocle eut un éclair d'ironie.

—C'est tant mieux pour eux, répliqua le major, mais c'est tant pis pour les mœurs dont je parle, et qu'un bon accident bien stupide et bien grave, contribuerait peut-être à corriger, surtout s'il se renouvelait de temps en temps.

—Soyez tranquille, ces accidents-là sont l'objet d'une salutaire

révérence, interrompit Verteuil. On se battait au premier sang, n'est-ce pas, Nozac ?

—Au premier sang, certainement.

—Eh bien, reprit le major, c'est justement cette mode-là que je trouve absurde. C'est ce singulier mélange d'attitudes héroïques et de précautions bourgeoises qui me paraît la plus sottise des pasquinades. S'il était entendu, une fois pour toutes, qu'on ne se battra jamais que pour de bon, c'est-à-dire jusqu'à ce que mort s'en suive, les amateur de ce divertissement se feraient plus rares. Tenez, savez-vous ce qui me console de temps en temps de toutes les fanfaronnades de ces petits coqs en colère ? C'est le récit d'un de ces vrais duels, d'un de ces duels à l'américaine, comme les journaux nous en racontent quelquefois, dans un jardin fermé, au Remington, avec douze balles dans la crosse, ou dans une chambre close, avec deux couteaux de boucher. Au moins, ces gens-là savent ce qu'ils veulent, et ne travaillent pas pour la galerie.

—Mais il n'y a que les Américains pour avoir ces mœurs de Peau-Rouge ! fit le petit Nozac avec une moue de dédain.

—Je vous demande pardon. Dites qu'il n'y a pour se battre avec acharnement que les races qui savent haïr. J'en connais plus d'un exemple. Il me suffira sans doute de vous en citer un.

—Nous vous écoutons, major, firent les assistants.

—Voici. La chose s'est passée il y a vingt-cinq ans environ, à Vienne. Deux officiers, l'un Polonais, l'autre Russo, s'étaient rencontrés plusieurs fois dans le même salon. Vous dire qu'ils se détestaient avant même de se connaître est, je pense, inutile. Or, par une de ces fatalités qui semblent les gageures sinistres du destin avec la mort, tous les deux s'éprirent de la même femme, d'un amour également violent et jaloux. La femme était une coquette qui s'amusa de ces hommes comme de pantins, se donnant à elle-même la comédie de ce Guignol tragique. Jusqu'ici, rien que de très ordinaire ; j'ai l'air de vous conter une des cent histoires, toutes pareilles, qui défraient la chronique parisienne, et dont vos jeunes gens de lettres font des pièces pour le Gymnase, qui ne les jouent pas.

Voici où l'aventure cesse d'être banale.

Un soir, l'orage qui couvait depuis plusieurs semaines éclata. Quand je dis qu'il éclata, c'est façon de parler. L'explication fut, au contraire, très froide et sobre. Les deux officiers convinrent, ou qu'ilques mots, qu'ils se battraient le soir même, dans des conditions telles que l'un des deux serait sûr de ne pas sortir vivant du combat. Ce fut tout. Les conditions devaient être réglées par les témoins, qui prirent instantanément les instructions des deux adversaires. Une heure après, le programme était tracé. La rencontre devait avoir lieu à onze heures du soir, dans un parc voisin de la